

—Monsieur, à quelle heure ser ons-nous à Strasbourg ?

Il me répond d'une voix bourrue :

—*Hier man spricht Deutsch.*

Je m'approche du guichet et je présente un billet de vingt francs à l'employé, qui secoue la tête de droite à gauche et de gauche à droite, en me disant : "Nein, nein." Mais il accepte un napoléon, et me passe en retour, avec mon billet, une foule de ces affreuses petites pièces blanchâtres, à l'effigie effacée, qui représentent des kreutzers ou des groschens. On remonte en voiture. Quelques minutes après, le train s'arrête devant une station encombrée de longues files de wagons sur lesquelles se lit en grosses lettres : *Elsass-Lothringen*. "Réchicourt-le-Château." me dit mon Livret-Chaix.—"Rixingen," me crient en même temps l'employé et l'inscription de la gare. Non, il n'y a vraiment pas moyen d'oublier que l'on est en Prusse.

D'Avricourt à Strasbourg, le trajet dure près de trois heures. Le train, devenu *omnibus*, ne nous épargne pas une seule des douze stations. Il marche avec la lenteur allemande, comme pour prolonger le supplice du voyageur français et lui faire goûter l'amertume du calice jusqu'à la lie. Je n'ai jamais plus cruellement senti tout ce que nous avons perdu à cette guerre maudite, et j'ai pu mesurer pour ainsi dire, pouce à pouce, l'espace dont le sol de la patrie s'est raccourci sous nos pas.

En approchant de Strasbourg, on voit se dessiner à droite et à gauche les silhouettes des forts bâtis par les prussiens pour retenir plus sûrement les habitants de l'Alsace dans les bras de leurs frères allemands. La Prusse sait comme nous que Vauban était un grand homme ; mais elle sait aussi—et elle le savait avant de nous l'avoir appris à nos dépens—qu'on ne résiste pas à des canons fabriqués en l'an 1870, avec des remparts élevés en l'année 1684.

A peine descendu à l'hôtel, je me suis mis à parcourir la ville. La première impression est navrante. Ce n'est pas seulement parce que tous les noms des rues, toutes les affiches placardées sur les murs, toutes les inscriptions sur les monuments, sont en langue allemande, sans même faire aux vaincus la concession d'une traduction française ; ni parce que, si avidement qu'on tende l'oreille, on entend partout résonner les syllabes gutturales de cette langue, faite, suivant le proverbe, pour être parlée aux chevaux. C'est aussi à cause du mouvement de la rue et de la physionomie des passants. On s'attendait à entrer dans une ville en deuil : on voit des cafés remplis et les brasseries débordantes. De toutes parts, quand la nuit tombe, s'élèvent des chansons et des rires. Les ruelles qui avoisinent mon hôtel s'animent d'un fourmillement tapageur et